

ANNA ENQUIST

Contrepoint

roman traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin

ACTES SUD

ARIA



La femme au crayon, penchée sur la table, lisait une partition de poche des *Variations Goldberg*. Le crayon était en bois noir de qualité. Il était coiffé d'un embout argenté, où se dissimulait un taille-crayon. Le crayon était suspendu au-dessus d'un cahier vide. A côté de la partition étaient posés des cigarettes et un briquet. Un petit cendrier en métal, cadeau compact et brillant d'un ami, trônait sur la table.

La femme s'appelait tout simplement "femme", peut-être "mère". Il y avait des problèmes d'appellation. Il y avait beaucoup de problèmes. Dans le conscient de la femme, des problèmes de mémoire affleuraient. L'aria qu'elle examinait, le thème à partir duquel Bach a composé ses *Variations Goldberg*, rappelait à la femme des périodes pendant lesquelles elle avait étudié cette musique. Quand les enfants étaient petits. Avant. Après. Elle n'était pas à l'affût de ces souvenirs. Sur chaque cuisse un enfant, puis se débrouiller tant bien que mal, les bras autour de leurs corps, pour produire ce thème ; pénétrer dans la petite salle du Concertgebouw, voir le pianiste entrer sur scène, attendre le souffle coupé l'octave dépouillée de l'attaque – sentir le coude de la fille : "Maman, c'est notre air !" Ce n'était pas le moment. Elle voulait seulement penser à la fille. La fille quand elle était bébé, fillette, jeune femme.

Les souvenirs se racornissaient en des lieux communs grisâtres auxquels personne ne trouverait d'intérêt. Elle ne pourrait rien raconter de la fille, elle ne connaissait pas la fille. Alors tu n'as qu'à écrire pour en parler, pensa-t-elle, furieuse. Un mouvement de contournement est aussi un mouvement ; le négatif montre aussi une image. Quant à savoir si le silence est aussi musique, elle n'en était pas bien sûre.

Avant de s'asseoir à la table, elle avait lu un article sur l'expérience du temps dans une tribu indienne d'Amérique du Sud. Les gens de ce peuple considèrent que le passé est devant eux et sentent l'avenir dans leur dos. Leurs visages sont tournés vers l'histoire, ce qui doit encore arriver survient comme une attaque imprévue. Dans leur langage et leurs constructions grammaticales, on retrouve cette perception du temps, expliquait l'auteur de l'article. C'était un linguiste qui avait découvert cette curieuse orientation inversée.

La femme se dit qu'elle avait lu un jour la même histoire avec les Grecs de l'Antiquité dans le rôle principal. Malgré des années d'apprentissage de la langue et de la littérature grecques, elle n'en avait jamais rien remarqué. Peut-être encore trop jeune, à l'époque. Trop d'avenir, impensable de ne pas garder les yeux fixés dans cette direction.

La femme n'était pas encore vraiment ce qu'on peut appeler une vieille femme, mais elle était sans aucun doute déjà bien avancée vers la fin. Elle avait un ample passé.

Le passé. Ce qui est passé. Imaginons que, comme un Indien, on le regarde tout naturellement, on se réveille avec lui, on le traîne avec soi toute la journée, il se présente comme le paysage du rêve. Ce n'était pas si étrange, se dit la femme, en réalité il en était ainsi. Elle ferma les yeux et se représenta

le futur sous la forme d'un homme se tenant derrière elle, qu'elle ne voyait pas.

L'avenir avait serré ses bras solides autour d'elle, peut-être posait-il même son menton sur ses cheveux. Il l'étreignait. L'avenir était plus grand qu'elle. S'adossait-elle contre sa poitrine ? Sentait-elle son ventre chaud ? Elle savait qu'il regardait avec elle le passé par-dessus son épaule. Etonné, intéressé, indifférent ?

En se sentant immensément concerné, du moins elle partait de ce principe, dans sa grande naïveté. Car, en définitive, il était son avenir à elle. Elle respira contre le bras droit que l'homme avait posé en haut de sa poitrine. Sur son cou, à vrai dire. S'il l'avait entouré d'un bras un peu moins crispé, elle aurait pu mieux respirer. Elle aurait pu parler.

L'avenir l'attirait contre lui, avec tant de force qu'elle avait dû faire un petit pas en arrière. Et encore un. Elle résista. Le passé devait rester proche, entièrement dans son champ de vision. La pression de ce bras devint désagréable, l'avenir semblait vouloir l'entraîner violemment, l'obligeait à reculer avec lui régulièrement dans un pas de deux presque élégant. Elle planta ses talons dans le sol. L'étreinte devint un étranglement, elle suffoquait dans les bras de l'avenir. Son nom est le Temps. Il va l'emmener loin de ce qui lui est cher, il va l'entraîner dans des lieux où elle n'a pas envie d'être.

Les percussionnistes étaient au conservatoire des étudiants à part. Ils logeaient dans une église en partie réaménagée, ils fumaient du tabac à rouler et commençaient tard. Quand ils participaient à la classe d'orchestre, ils se tenaient à distance des musiciens qui jouaient des instruments à cordes. Au fond de la scène, on aurait dit des ouvriers sur

un chantier : monter des xylophones, suspendre des cloches à des supports, accorder des timbales aussi grandes que des baquets. Ils se déplaçaient en tennis et se lançaient à tue-tête des petites phrases incompréhensibles.

De nous tous, ce sont eux les plus doués pour subdiviser le temps, se disait la femme, à l'époque encore jeune, qui regardait au fond de la salle l'orchestre se préparer. Les percussionnistes ne font pas grand cas du temps, ils n'en font pas un problème philosophique. Ils écoutent la pulsation, ils produisent des rythmes à partir de là, ils traduisent ce qu'ils ressentent en mouvements. Leur activité consiste à attendre et à frapper, attendre et frapper, frapper.

La capacité à distinguer des schémas dans une série de signaux sonores exactement identiques est innée. Nous ne pouvons pas faire autrement. Structurer est une caractéristique de notre cerveau, elle nous est propre, c'est une stratégie de survie, une maladie. Nous transformons ainsi la soupe trouble, désorganisée, qui nous entoure en un décor reconnaissable et rassurant. Nous ne savons plus du tout que cela ne correspond à rien, que nous nous sommes nous-mêmes arrangés pour que ce soit reconnaissable et rassurant. On pourrait effectuer des recherches sur la relation entre les schémas qui servent à structurer et les traits de la personnalité. Pourquoi une personne entend-elle une mesure à quatre temps et une autre une mesure à six-huit ?

Pourquoi toutes ces idées lui passaient-elles par la tête ? Cela ne rimait à rien !

Il était question du temps qui, comme un amant impatient, la tirait par le cou, l'obligeait systématiquement à marcher à reculons pour que la vue sur

ce qui appartenait au passé devienne de plus en plus floue.

Remonter le temps d'un grand bond, se dit la femme. Ou secrètement, dans un déguisement couleur de plomb, retourner en rampant dans un après-midi plein de chansons, de musique, un enfant à gauche et un enfant à droite. Voir alors ce tableau, aussi intensément que lorsqu'il s'était vraiment produit. Sentir, humer, entendre la même chose qu'à l'époque.

Cela ne marche pas, on ne ressent jamais la même chose. On peut bien sûr regarder en arrière ("regarder devant soi"), mais le temps qui s'est écoulé depuis, ce qui s'est passé dans l'intervalle colore la perception. Une chose ne peut jamais être la même à deux moments différents dans le temps, ne peut du moins plus être perçue comme "la même", parce que l'observateur a changé.

Tiens, prends les *Variations Goldberg*, par exemple. Tu joues l'aria. Mais non, pensa la femme, je ne jouerai jamais plus cette aria. Bon, mets-le au passé, tu as joué l'aria, cet air tranquille, tragique. C'est une sarabande, écoute, un rythme solennel et l'accent sur chaque deuxième temps, une danse lente, peut-être majestueuse. Tu jouais l'aria avec ardeur, avec passion, avec l'obligation d'un sans-faute. Les notes prolongées se multipliaient vers la fin en guirlandes de doubles croches, sans pour autant que la cadence perde de son sérieux. Tu ne cédaï pas à la tentation de te mettre à jouer plus doucement, en chuchotant à la fin, de conclure par un soupir à peine audible. Non, même à l'époque déjà, tu laissais ces tristes festons aller *crescendo* au-dessus de la ligne de basse progressant tranquillement, il ne fallait pas se précipiter, et même plutôt ralentir imperceptiblement – mais le tout avec force. Jusqu'à la fin.